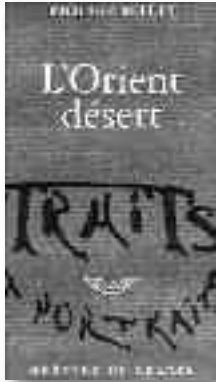


Notes de lectures de Georges Leroy du mois de décembre 2007

L'Orient désert.



Richard Millet

Mercure de France, 224 p., 17 €

C'est au cours d'une crise intérieure et amoureuse au centre de l'été 2006 que va naître ce récit de l'écrivain, qui, pour la première fois, éclaire son être le plus intime et fait se confronter tous les lieux et tous les thèmes qui cheminent dans son œuvre. Le Liban, la Corrèze, les paysages arides, comme à vif, qui habitent en permanence son regard. Mais aussi l'excès, la foi, la langue, l'amour, la solitude, la disparition. C'est donc à la fois à un voyage intérieur que nous conduit ce récit et à un voyage à Beyrouth, pendant les derniers jours de la guerre entre le Hezbollah et Israël. Dans cet état de double confusion, personnelle et politique, l'écrivain confrontera son interrogation spirituelle avec les villes chrétiennes du Liban, au nord d'Alep, ces villes mortes, ruines éparpillées dans la montagne: Taklé, Fafertin, Bordj Haidar...

Au fil du voyage, le récit en forme d'autoportrait, qui cherche ardemment à répondre à la question souterraine «Qui je suis?», va épouser la forme de cet Orient désert et laisser place à des notations fragmentaires, silencieuses. Ce livre est un vrai-faux récit de voyage, il est un exorcisme de toute la noirceur du monde, de la guerre et de l'abandon. D'ailleurs,

l'auteur se définit comme un «écrivain en route dans sa langue. C'est dans la langue qu'on chemine, autant que dans le paysage». Cet ouvrage apparaît donc dans son œuvre comme un apaisement et un renouveau et ce dans une langue aussi libre que forte, belle, engagée. Car il y a du plaisir à lire Richard Millet, dont l'écriture, exquise et appliquée, ne manque jamais d'effet, ni de style.

Pension alimentaire



Éric Neuhoff,

Albin Michel, 138 p., 12,50 €

Éric Neuhoff est romancier, essayiste et journaliste culturel pour Madame Figaro. Ses cinq romans ont permis de le qualifier d'écrivain néo-hussard. Le divorce et ses dommages collatéraux: tel est le thème du livre. L'auteur raconte la solitude, la jalousie, les petites choses... avec son humour et sa pudeur tout en élégance. Le narrateur est un éditeur de romans étrangers dans une grande maison, qui connaît bien ce petit monde germanopratin à l'égo démesuré dont la vie tourne autour des ragots de bistrot bien célèbres. Il divorce de Camille, à peu près au même moment qu'il perd son père. Naviguant entre portrait et chronique parisienne, ce roman raconte les relations germanopratinnes entre un mari et celui qui lui succède dans le lit de son épouse. Car Camille refait sa vie avec son pote, le publicitaire alcoolique, qu'elle ne tenait en

aucune estime naguère. Le coup est rude. Il se sent dépité, humilié, ridicule, bien qu'il considère Monsieur Vingt-Briques-par-mois comme une erreur dans son casting amical. L'écrivain radiographie une génération ayant vu dans le mariage la seule aventure qui lui restait. L'auteur traite avec drôlerie de la géographie sentimentale et sociale d'aujourd'hui. Parfois, le rire grince et la tristesse affleure. Avec une lucidité désolée, l'écrivain dissèque le désamour. On ne va pas pour autant pleurer. On va boire un coup.

Poète à la barre.



Alessandro Barbero

Le Rocher, 212 p., 18 €

Gabriele d'Annunzio (1863-1938), l'un des premiers poètes d'Italie, fut tour à tour romancier décadentiste, ascète, hédoniste, inventeur de parfums, bâtisseur de palais, révolutionnaire, député, cinéaste, exilé, amant des plus célèbres femmes de son temps, colonel, aviateur héroïque, prince de Monte Nevoso. Parmi toutes ses vies, la plus extraordinaire est sans doute celle qu'il mena à Fiume, de septembre 1919 à décembre 1920.

Après avoir conquis la ville les armes à la main, il y proclame la Régence italienne du Carnaro et rédige l'unique constitution poétique de l'histoire. Pendant une longue année,

intellectuels, patriotes, utopistes, anarchistes, bolchevistes, fascistes, drogués, prostituées, damnés de la terre se donnent rendez-vous dans cette ville libre mais assiégée, pour y réaliser leur rêve ou y suivre leur cauchemar, jusqu'à l'assaut final.

Fiume redevient ainsi la cité enchantée où tout est possible, où les artistes se font soldats et les légionnaires poètes. Ceux qui ont connu l'horreur des tranchées veulent que la fête dure infiniment. Dans l'éclat des nuits, des cérémonies grandioses, des audacieux coups de main, dans l'ombre des trafics et des complots, les corps se mêlent, les esprits s'aiguisent. Tour à tour ironique, prophétique ou désespéré, face à la souffrance et à l'absurdité du monde, D'Annunzio tente, en dépit du temps qui presse, de faire de l'esthétique la morale de son gouvernement, et de sa défaite un triomphe littéraire. Alessandro Barbero, historien des mondes qui basculent, romancier des chants du cygne, dresse le portrait criant de vérité d'un homme vieillissant, le Poète par excellence, qui ne sait plus résister à ses démons, mais veut encore incarner pendant quelques mois ce génie qui subjuga son temps.

La lecture de ce roman, qui n'est pas à mettre entre les mains des petites filles, est agréable à cause de son caractère baroque. Deux vers de Faust, du poète anglais Marlow, deux fois cités, sont peut-être la clé du livre. Faust s'adresse au diable: «Comment se fait-il donc que tu sois hors d'enfer?» Réponse de Méphistophélès: «Mais l'enfer, c'est ici, je n'en suis pas sorti». En effet quel personnage du roman peut-on supposer être en état de grâce? Peut-être, uniquement une jeune paysanne poussée à la prostitution par la misère, torturée puis assassinée en raison de ses velléités de fuite... mais apparemment pas le sénateur Cosulich, ni sa planteuse et infidèle épouse, ni leur fille Cecilia qui dame le pion à sa mère en se jetant dans les bras du Grand Séducteur Gabriele qui toutefois se rachète par un acte de justice: l'ordre de l'exécution clandestine des mecs

de la malheureuse suppliciée. Bref une bonne occasion de méditer sur l'Enfer, les voies qui y conduisent et, en prenant le contre-pied de bien des conduites, les moyens d'y échapper, dans ce roman qui dessine le portrait de d'Annunzio pendant les derniers mois de l'épopée de Fiume.

Pascal, la clé du chiffre.



Pierre Magnard

La Table ronde, 416 p., 14 €

Pascal a médité sur l'art de mettre en perspective, sur la transformation optique des différents tableaux les uns dans les autres et sur la raison commune de toute apparence. Dès lors, tout devient «figure» d'une réalité unique qui se manifeste dans la sommation de ses différentes expressions.

Prisonnier sans barreaux d'un univers infini, l'homme a perdu ses marques. Tel un condamné attendant son arrêt, il est dans le désarroi. Pourtant ses compagnons, voués au même sort, se divertissent en cherchant dans le jeu une manière d'abolir le hasard et de rouvrir espace et temps perdus. Etrange contraste. N'y aurait-il pas moyen de voir le dessous du jeu? Oui, répond Pascal, l'Écriture. Question alors d'herméneutique, car si la Nature est un chiffre, l'Écriture en est un autre. Le grand-livre des créatures, écrit de la main de Dieu, est-il plus lisible que la Bible inspirée par l'Éternel aux patriarches et aux prophètes? Disposés en miroirs, les deux livres expriment et dénouent leurs énigmes respectives, comme si l'un était la clé de l'autre. Le palimpseste des deux graphies divines se retrouve dans le rap-

port entre les deux Testaments, le face-à-face des deux miroirs donnant lieu à une mise en abîme qui délivre le sens caché et en développe la puissance infinie. Le génial déchiffreur des deux cryptogrammes divins laisse cependant derrière lui un livre auquel ne cessent de se heurter les interprètes. Nous en aurait-il confié la clé?

Dans cet ouvrage, Pierre Magnard propose une lecture des Pensées de Pascal selon un nouvel ordonnancement. Il montre que Pascal compose son ouvrage sur le mode d'une rhétorique de type biblique, et non gréco-latine, comme de nombreux commentateurs l'ont longtemps cru. Laisées en l'état de fragments épars et discontinus, les Pensées de Pascal ne doivent donc pas être lues comme un recueil d'aphorismes, relevant de l'art de la pointe, de la sentence morale ou de la parole prophétique. Elles ont leur ordre propre qui tient à l'impossibilité d'atteindre directement leur objet, un Dieu qui se refuse de s'identifier au premier principe du discours. En conséquence, cet ordre sera digressif, multipliant les points de vue sur la fin, pour la montrer toujours.

Les prêcheurs de l'apocalypse.



Jean de Kervasdoué

Plon, 254 p., 20 €

Dans l'unanimité actuelle sur l'écologie et en face des nouveaux bien pensants environnementaux Jean de Kervasdoué, ingénieur agronome et des Eaux et Forêts, ancien directeur des hôpitaux et expert en

économie de la santé publique "Les précheurs de l'apocalypse". Le sous-titre est plus éclairant: pour en finir avec les délires écologiques et sanitaires.

Depuis quelque temps le mot «apocalypse» est mis à toutes les sauces. Ça fait peur. Ça fait choc alors qu'en réalité, en grec, ce mot signifie révélation, comme un voile que l'on enlève. Sans catastrophisme, l'auteur descend donc dans l'arène du débat pour pourfendre les idées reçues sur l'écologisme actuel. Homme de gauche, ardent militant d'une «vraie social-démocratie», plus «juste» que le libéralisme, il est aussi, comme c'est souvent le cas, un productiviste. Pour partager, en effet, ne faut-il pas produire toujours plus?

Les carottes sont bonnes pour la santé, les radiations nucléaires sont un danger absolu, fumer tue, les OGM sont une folie et Tchernobyl a fait des milliers de victimes. Certes. Pourtant, le bêta-carotène, à certaines doses, accroît le risque de cancer du poumon chez le fumeur. Et Tchernobyl, drame planétaire certes, sera toutefois, en cinquante ans, moins meurtrier qu'une année d'extraction du charbon dans les mines du globe. N'en déplaise aux précheurs de l'apocalypse, jamais l'espérance de vie n'a cessé de croître dans les pays riches, jamais les hommes n'ont vécu aussi vieux et en meilleure santé que les privilégiés que nous sommes. On pourrait s'en réjouir sans réserve. Oui, si une partie de l'humanité n'était pas abandonnée en chemin. Et s'il n'était pas dangereusement naïf d'ignorer le conflit entre l'écologie humaine et l'écologie de la planète, et donc entre les hommes d'aujourd'hui et ceux de demain. L'intérêt des uns et des autres divergent. En revanche, le lecteur trouvera une remise en cause de quelques lieux communs sur ce qui est bon ou mauvais pour la santé.

En résumé, l'auteur n'aime pas l'écologie politique même s'il aime nos campagnes, nos villes et nos côtes. La thèse du livre est convaincante quand l'auteur écrit que l'écologie humaine est en conflit avec

l'écologie planétaire. C'est bien grâce au progrès, à la médecine, à l'hygiène que nous vivons vieux et mieux. De toute façon, la «vie étant une maladie sexuellement transmissible et 100% mortelle», autant le rappeler. Et que si l'homme de nos contrées vit mieux, c'est aussi parce qu'il a domestiqué et maîtrisé la nature, dans une certaine mesure.

Certes, ses idées sont un peu dérangeantes. Et nous avons besoin de productivité et de croissance tout autant que de respect de l'environnement. À vouloir trop produire ou bien «prêcher l'apocalypse», le désert avance... inexorablement.

Petite brocante intime



Philippe Delerm

Flammarion, 146 p., 20 €

Autour du couple Delerm, huit amis ont exhumé les objets de leur enfance. Insolites et datés, ces 32 éléments qui peuplent aujourd'hui les étals des brocanteurs sont évoqués avec humour par ces différentes plumes.

Les auteurs ont «bien vite senti que la tendresse l'emportait sur la moquerie, qu'une part d'enfance était enfermée là, dans ces gestes et ces odeurs. Des choses simples. Des petits bouts de vie». En retrouvant les osselets en métal, la bouilloire, le bob estampillé, les auteurs livrent des bribes de leur enfance. Le goût de la limonade sucrée et des bonbons à la menthe convoquera de doux souvenirs. Les charentaises, le balai o-cedar, l'éphéméride rappellent les intérieurs colorés que les plus jeunes ne peuvent pas connaître. Des poupées en costume régional, des bouteilles de liqueur contenant des boîtes

à musique, des animaux baromètres forment une farandole nostalgique d'objets inutiles et autant d'objet au parfum de nostalgie. Chaque objet est introduit par une fiche technique non dénuée d'humour, accompagné d'une illustration au goût d'antan.

D'infimes détails de l'enfance savent trouver les chemins de notre mémoire. De petits riens qui vous accompagnent tout au long de votre vie. L'attendrissement amusé et affectueux choisi ici pour "vanter la marchandise" qui accompagna l'enfance dans les années 60 ou 70 est de beaucoup plus charmant. Ces objets souvent inutiles restent liés à l'enfance d'une génération. Une petite brocante drôle et nostalgique pour feuilleter les souvenirs.

La physique des catastrophes



Marisha Pessl

Gallimard, 614 p., 24,50 €

Les jeunes prodiges sont l'une des grandes ressources de toute rentrée littéraire: un effet Mozart, plein de saveur. Le jeune prodige ne se présente pas chaque année, mais justement: son apparition, quand elle se produit, sème un vent de fraîcheur et d'excitation, quelque chose de légèrement inquiétant, qui promet de secouer les vieilles lunes.

Aussi l'arrivée de Marisha Pessl, 27 ans, auteur d'un gros livre plein d'énergie, d'intelligence et de brio, n'est-elle pas passée inaperçue. Ce roman d'initiation, mêlant intrigue policière et comédie sociologique, est un ouvrage sur l'adolescence (sa narratrice est mineure), conçu par une

jeune femme elle-même à peine sortie de l'âge tendre (elle a commencé de l'écrire à 21 ans) pour le meilleur (vitalité, imagination, drôlerie), mais aussi pour le plus agaçant (un humour potache parfois trop appuyé, du cabotinage dans la virtuosité).

Rien qui empêche, cependant, de se lancer avec plaisir dans les aventures de Bleue Van Meer, adolescente américaine complètement atypique et surdouée, encline aux citations et aux références culturelles comme d'autres au tabagisme compulsif ou aux tics faciaux. Orpheline de mère depuis l'âge de 5 ans, la jeune fille, qui "mesure environ 1mètre60 en chaussettes" a des excuses: elle a passé toute son enfance dans le sillage d'un père professeur et fantasque, qui l'a traînée de ville en ville au gré de ses déplacements professionnels profitant de chaque trajet en voiture pour lui dresser une sorte d'inventaire de la culture occidentale. Bleue campe un très beau portrait d'adolescente. Non seulement dans son obsession d'avoir une vie grandiose, extraordinaire, mais parce qu'elle est en chemin vers l'âge adulte, en pleine métamorphose. Le livre terminé, l'auteur a doublement bouclé son histoire: en même temps qu'une énigme policière, Bleue a percé les secrets qui la protégeaient de l'âge adulte. Un anti Harry Potter.

Le portrait.



Pierre Assouline

Gallimard, 300 p., 18 €

Il est bien connu que les murs n'ont pas d'oreille, mais un tableau? Difficile d'imaginer tout ce qu'une œuvre d'art peut voir et entendre au

cours de son existence. Elle passe par des moments de bonheur et des jours sombres, des instants exaltants et des nuits tragiques. Elle bouge, elle voyage, elle vit. Que dirait-elle si elle pouvait témoigner? «La Baronne James (1844-1848) est certainement l'un des plus beaux portraits exécutés par Jean-Dominique Ingres. L'épouse du fondateur de la branche française de la dynastie bancaire était une femme brillante qui tenait salon. Elle reçut Chopin, Heine, Rossini, Balzac et tant d'autres, organisa les bals les plus courus de la capitale. Bref elle tint son rang dans les milieux des Lettres, de l'art et de la politique. Son portrait raconte la France, les Rothschild, l'aristocratie et leur monde depuis deux siècles. Il dit ce qu'il a vécu et témoigne de ce qu'il vit, de ce qu'il voit des attitudes et de ce qu'il perçoit des conversations là où il est accroché, dans les hôtels particuliers parisiens des enfants de Betty, au château de Ferrières, au château de Neuschwanstein où Hitler entrepose les tableaux pillés par Goering pour son futur musée, aux cimaises de New York et de Londres où il sera exposé. Un très beau livre pour relire l'histoire récente mais aussi pour comprendre la psychologie de la famille Rotschild.

Prier au Carmel à l'exemple de Marie



Joseph Chalmers

Parole et Silence, 150 p., 15 €

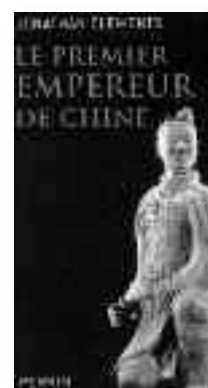
Dans sa lettre à la famille carmélitaine pour marquer l'année mariale, le pape Jean-Paul II a présenté deux aspects essentiels de la spiritualité mariale carmélitaine: «Pour les

membres de la famille carmélitaine, Marie, la Vierge Mère de Dieu et des hommes, n'est pas seulement un modèle à imiter, mais une douce présence de Mère et de Sœur à laquelle se confier.»

Si différents soient-ils de la Vierge totalement préservée du péché et qui jouit d'une relation exceptionnelle avec Dieu, les Carmes, malgré tout, voient en elle l'expression la plus parfaite de ce à quoi ils aspirent pour eux-mêmes. D'ailleurs, les Carmes actuels sont les héritiers d'une longue tradition, faite d'écoute et de contemplation, concernant Marie. Elle est la parfaite disciple du Seigneur. C'est pourquoi elle accompagne cet Ordre dans le voyage de la foi et elle le conduit à la rencontre avec Dieu qui transforme.

Dans le contexte moderne et laïc qui est le nôtre, Marie enseigne à tous comment écouter la Parole de Dieu dans les Écritures et dans la vie. Puisque nous sommes en route, Marie, «notre Mère et notre Sœur», nous accompagne tout au long de ce voyage terrestre qui atteindra sa destination dans l'éternité.

Le premier empereur de Chine



Jonathan Cléments

Perrin, 288 p., 21 €

L'histoire de Ying Zheng tient du conte de fées et de la morale confucéenne. C'est sans doute pourquoi elle fascine tant de monde à commencer par les touristes qui arpentent la Grande Muraille édifiée sous son règne et les milliers d'admirateurs des soldats de l'armée de terre cuite qui

veillent sur son dernier sommeil et font aujourd'hui partie du patrimoine mondial de l'humanité.

Car le premier empereur de Chine, né en 258 avant notre ère des amours d'un prince et d'une concubine enlevée à son mentor, fut un guerrier exceptionnel capable de réduire à merci les six armées des royaumes rivaux. Il fut surtout un politique inspiré qui, en 221, s'autoproclama empereur en défiant les superstitions, l'histoire et la dynastie des Zhou. Ce despote à qui même les montagnes devaient obéir sous peine d'être rasées, surveillait des plus nobles aux paysans des rizières tant il était hanté par les complots et la mort. Cet administrateur hors pair était prêt à tout sous prétexte d'organisation même à brûler les manuscrits irrévérencieux. Même les grands hommes ont une face sombre.

Du 13 septembre 2007 au 6 avril 2008, se tiendra au British Museum de Londres une exposition exceptionnelle consacrée à Ying Zheng qui devint le premier empereur de Chine sous le nom de Qui Shi Huangdi.

La présence



Jean-Pierre Ostende
Gallimard, 246 p., 19 €

Employé zélé de l'Explorateur Club, société spécialisée dans le divertissement, Bergman se voit confier une mission de prospective: se rendre dans un château du XVIIIe siècle, réputé pour son fameux jardin à la française, afin d'en évaluer le potentiel de reconversion touristique. Le lieu fait perdre de l'argent à l'État et l'Explorateur Club le transformerait bien en parc d'attractions. Alors que

la saison s'achève et que le château ferme ses grilles au public, Assisté de son magnétophone «Philippe» et de son portable «Éric», Bergman s'apprête à passer trois mois dans un pavillon de chasse du parc, coupé de sa femme et de ses enfants. Son seul compagnon est Pechnatz, un homme d'entretien jamais avare d'anecdotes sur l'histoire du domaine. Mais, progressivement, Bergman sent sa raison vaciller: quels sont ces étranges bruits qui le réveillent? La forêt avance-t-elle la nuit dès qu'il a le dos tourné? Qui sont ces jardiniers muets en combinaison qui font des cercles dans le parc? Et pourquoi Pechnatz ne cesse-t-il pas de lui parler de Shining, ce film de Kubrick où un écrivain isolé dans un hôtel de montagne sombre dans une folie? Ce récit original, où la poésie et l'humour dédramatisent les tensions, est prétexte aussi à la satire sociale. Sans crier gare, l'auteur nous projette dans une réalité perturbée par l'intrusion d'un fantastique qui la ronge insidieusement au point de la rendre suspecte, envoûtante, délicieusement dangereuse... Libre à chacun de prendre un sentier de traverse. L'auteur en suggère plusieurs au long du récit.

La puissance des mots



Béatrice Delaurenti
Cerf Histoire, 580 p., 59 €

Sensibles au monde qui les entoure, les médiévistes se sont saisis avec avidité des questions posées par la communication politique. Aujourd'hui se multiplient les volumes et colloques qui traitent de la propagande, des médias et de l'information au

Moyen Age. Les historiens allemands en particulier, en résonance, sans doute, avec l'histoire contemporaine de leur pays, sont en pointe dans ces recherches.

Parmi les moyens de communication ou de légitimation politique alors les plus utilisés, les prophéties, qui livrent les secrets et révèlent le futur, figurent en première ligne. Sous la forme d'écrits de prophètes ou prophétesses, plus ou moins mythiques, ou par l'intervention directe de ces messagers de Dieu, les prédictions, qui touchent à tout, aux règnes comme aux conflits, tiennent une place considérable dans la vie politique médiévale.

Les mots ont-ils un pouvoir? Bien avant Freud et Wittgenstein, la question était déjà en débat dans l'Europe médiévale. Le pouvoir de cette parole prophétique est considérable. Celui des incantations, ces formules qui doivent produire des effets "extraordinaires et inhabituels", l'est tout autant, non sans susciter réserves et débats. Ces derniers sont analysés avec brio par l'auteur. Ici, le propos n'est pas de saisir les pratiques incantatoires, mais de comprendre les discussions qu'elles font naître parmi les intellectuels du Moyen Age. À travers l'incantation se pose alors la question du "pouvoir de la parole" et de la "force des mots".

À l'époque on s'est interrogé sur l'origine divine, démoniaque ou peut-être naturelle de la *virtus verborum*, la puissance des mots, et en particulier sur le pouvoir des incantations. L'incantation pouvait-elle avoir une cause naturelle et, dans ce cas, était-elle une pratique licite? Dans ce monde médiéval, l'historienne met en lumière un moment "naturaliste", grosso modo des années 1230 à la fin du XIVe siècle, dans lequel ce pouvoir de l'incantation est seulement rapporté à une force naturelle: les astres, l'âme, les sons, c'est selon. Les théologiens s'accordent alors pour reconnaître le pouvoir des mots sans lien avec leur signification. Dans les débats "de l'époque scolastique, l'incantation (...) c'est d'abord une

formule qui résonne dans l'espace, une modulation de sons énoncés à haute voix".

Des théologiens, des philosophes, des médecins de renom ont donc soutenu l'idée d'une efficacité non démoniaque de la parole humaine, une efficacité naturelle. On trouve ainsi, dans les textes doctrinaux de l'époque scolastique, une ample matière pour reconstituer la naissance et l'histoire d'une interprétation des incantations que l'on pourrait dire naturaliste. Lors d'un sacrement le prêtre dit des mots efficaces. La notion même de *virtus verborum* trouve une première formulation dans les années 1230-1270 par la voix du franciscain Roger Bacon. Celui-ci contredit l'interprétation théologique de l'incantation qui faisait la part belle aux pouvoirs des démons. De 1280 à 1348, la question du pouvoir des mots prend une tournure plus spécifiquement médicale, elle est portée par les réflexions des médecins Pietro d'Abano et Gentile da Foligno. Après 1350, le théologien et homme de science Nicolas Oresme analyse la *virtus verborum* de façon résolument rationaliste. Il confère à l'interprétation naturaliste des incantations sa forme la plus étendue et la plus aboutie. Mais au début du XVe siècle, le chancelier Jean Gerson déclare son hostilité à l'encontre de la notion d'incantation naturelle et revient à l'interprétation démoniaque: le débat est clos. Les discussions sur la *virtus verborum* renaîtront plus tard.

Les paroles médiévales sont ainsi des événements qui ne cessent de se déployer pour convaincre, nouer et rallier. Des prophètes aux marchands de quatre-saisons en passant par les prédicateurs et les crieurs publics, le pouvoir des mots reste un beau chantier à poursuivre pour les médiévistes. Les débats médiévaux sur les incantations représentent donc un moment à part dans l'histoire intellectuelle du Moyen Âge. Entre le début du XIIIe siècle et la fin du XIVe siècle, la réflexion sur la *virtus verborum* aura dessiné une parenthèse naturaliste au

sein d'un contexte radicalement autre, celui d'une société préoccupée par les démons et leur possible intervention dans les affaires des hommes. À moins que le rôle des démons et les préoccupations sociales soient survalorisées. Remercions l'auteur pour ce travail très documenté et accessible. Le langage est une des spécificités de l'homme, qui est à l'image du Verbe qui est au commencement de tout.

Pour une spiritualité sociale chrétienne.



Cyril Brun

Éditions Tempora, 240 p., 19,90 €

Harcelés de vérités contradictoires et déboussolés, nos contemporains ont perdu leurs repères naturels et de bon sens. Le fond le plus intime de leur personne se révolte parce qu'il ressent l'incohérence du monde, mais l'homme est incapable d'agir car il a perdu la route à suivre. C'est à nous chrétiens qui avons la grâce extraordinaire de pouvoir discerner le bien du mal, par la richesse de la foi, de redonner au monde les repères et les valeurs nécessaires à un nouveau départ. Autrement dit les chrétiens ont quelque chose à dire dans le monde actuel! Nous sommes le Sel de la Terre! Les piliers de notre foi, ces vérités chrétiennes qui nous animent, balisent le chemin que nous devons suivre pour permettre à l'homme de s'épanouir dans la plénitude de ce qu'il est. Aujourd'hui les aspects sociaux et économiques de la foi chrétienne sont peu connus et se heurtent à de multiples obstacles. Le plus grand d'entre eux n'est autre qu'une schizophrénie larvée qui divi-

se le chrétien en deux êtres étrangers, l'un du monde, l'autre du Royaume. Souvenons-nous de la parole de Paul «être dans le monde sans être du monde». L'ambition de cet ouvrage est de donner un éclairage spirituel sur les réalités matérielles et les situations concrètes qui nous entourent. Les catholiques manquent à cet endroit cruellement de formation mais surtout d'action (à commencer par l'auteur)! Puisse ce livre nourrir leur réflexion, afin de les aider à devenir de véritables acteurs de ce monde auquel ils n'appartiennent pas...

Reliques et reliquaires au XIX^e siècle



Yves Gagneux

Le Cerf, 336 p., 34 €

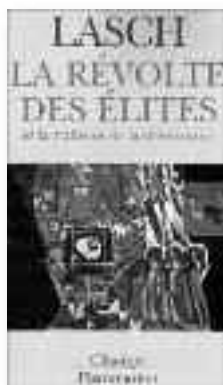
Ce livre offre la première étude sur le culte des reliques dans une grande ville, à une période où cette dévotion est très peu connue. S'y dessinent le renouveau, l'apogée puis la lente désaffection de l'intérêt pour les reliques de saints, depuis le début du XIXe siècle jusqu'à la fin du XXe.

Si les pratiques populaires semblent quasiment inexistantes à Paris, on constate une forte instrumentalisation du culte des reliques par le clergé qui l'utilise pour modeler une histoire favorable à l'Église, ou proposer des modèles aux chrétiens. Ainsi, les reliques de sainte Philomène contribuent largement à promouvoir la chasteté féminine; les martyrs des catacombes et les «saints du clocher» sont opposés lors des tensions entre les tenants d'une Église nationale et les partisans d'un rapprochement avec Rome, mais s'unissent

dans la lutte contre l'anticléricisme. Les mêmes procédés se retrouvent d'ailleurs dans la présentation des restes de saints et de laïcs, mais à des fins antagonistes, les uns mettant à l'honneur les valeurs chrétiennes, les autres les vertus républicaines; tous se rejoignent dans l'exaltation du patriotisme.

La nouveauté des conclusions s'explique par l'originalité d'une enquête fondée sur l'observation des reliquaires. Pour la première fois, un sujet d'histoire religieuse est traité à partir d'une analyse d'objets, et cette étude soulève des questions fondamentales sur les méthodes de l'histoire de l'art et ses rapports avec d'autres disciplines, en particulier l'histoire ou l'anthropologie.

La révolte des élites.



Christopher Lasch

Flammarion, 272 p., 10 €

« Il fut un temps où ce qui était supposé menacer l'ordre social et les traditions civilisatrices de la culture occidentale, c'était la Révolte des masses. De nos jours, cependant, il semble bien que la principale menace provienne non des masses, mais de ceux qui sont au sommet de la hiérarchie ». Ce livre expose le problème des élites politiques et intellectuelles qui ont perdu le contact avec la réalité et ont renoncé au rôle civique lié à leur statut et au pouvoir. L'auteur défend la valeur du mot *populisme*, synonyme à l'origine de *combat radical* pour la liberté et l'égalité au nom des vertus populaires.

L'auteur montre ici comment des élites hédonistes assoient leur pou-

voir sur un culte de la marge et sur un rêve d'émancipation permanente. Alors qu'elles sont responsables des normes imposées à la société, leurs comportements consistent à feindre d'être hors norme. Cette dialectique mensongère de la norme et de la marge, est celle de notre temps. Voici un livre qui devrait faire réfléchir tous ceux qui s'inquiètent de l'évolution d'un espace public et médiatique où les élites émancipées se mettent le plus souvent du côté de la transgression en imaginant un ordre moral, un éternel retour de la censure qui ne sont que la contrepartie de leurs transgressions imaginaires. Tel est le testament d'un grand intellectuel anticonformiste, politiquement très incorrect, inclassable et dérangeant.

Le roi vient quand il veut.



Pierre Michon

Albin Michel, 394 p., 22 €

Né en 1945, dans la Creuse, Pierre Michon, le très exigeant auteur de « Vies minuscules » (il a alors 37 ans) et de « Maîtres et serviteurs », vient de publier un ensemble d'entretiens, organisé autour de trois thèmes: la vie et l'œuvre de ses écrivains favoris (Flaubert, Faulkner, Giono...), l'évocation de son propre passé et de son travail d'écrivain, l'exploration des grands mythes autour desquels s'organise la société

Si l'auteur écrit peu, il lit beaucoup. Sa connaissance de la littérature est encyclopédique et sa fréquentation des écrivains d'autrefois permanente. À intervalle régulier, il accorde un entretien à telle petite revue littéraire bientôt disparue ou à

la diffusion incertaine. Chacun de ces entretiens fait l'objet d'un travail de relecture assidu et d'une mise au point de détails. Et chacun d'entre eux constitue un véritable trésor de connaissance et d'intelligence. C'est cet ensemble de textes qui se trouvent ici réunis.

Pour bien entendre ce qu'il dit de l'acte d'écrire, il faut concevoir celui-ci d'une manière quasi sacrificielle où tout orgueil s'épure et subit une purgation. D'un côté les écrivains qui plastronnent, de l'autre, par exemple, la figure de Charles-Albert Cingria qui habite toujours une "chambre puante" où il "chante du grégorien", pleure "de joie et de froid", écrit "à l'espoir", une chambre qui "n'est pas un passage" mais "la résurrection et la vie". Si Michon, à ses propres yeux et à son grand étonnement, se reconnaît écrivain, c'est qu'il est sauvé. Sauvé et embarqué dans une vraie galère: la littérature. Affres et jouissances. Joie fulgurante et profond désespoir. Grâce de quelques pages arrachées au désordre sans parole des origines, puis agencées avec un art aussi souverain que tremblant et incertain... Ce salut est une ouverture, un espace concédé où accomplir ce labeur de l'écriture est, selon l'intéressé, une "expérience extatique", un "désir de prodige": une échappée hors du pire, "qui est le nihilisme".

La rose et le vin.



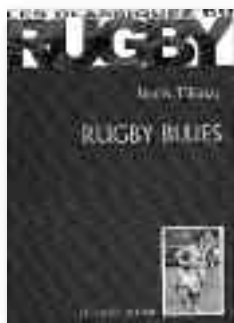
Anne-Marie Royer-Pantin

Les Belles Lettres, 190 p., 19 €

Dans l'association d'un verre de vin et d'une rose de jardin, l'auteur voit l'accord parfait des tables civilisées. Promenant son lecteur dans la culture occidentale comme dans un

jardin à la française, elle n'hésite pas à remonter haut et loin pour esquisser une « esthétique du vin » dont la treille et le rosier sont les amoureux symboles. L'un et l'autre sont le fruit d'un accord parfait entre la nature et l'art. Virgile, Ovide et Plin l'Ancien sont convoqués tour à tour dans cette quête buissonnière du Beau à laquelle sont associés des poètes de la Renaissance, des romanciers modernes et des littérateurs contemporains comme Julien Gracq, Jacques Laurent et Alphonse Boudard. L'auteur met beaucoup d'elle-même dans ce carnet de voyage lettré dans les paysages viticoles méditerranéens et atlantiques. « Vignobles de mes souvenirs et vignobles de mes lectures, vignobles de mes enracinements, et tous ceux visités, parcourus, entrevus, dans le sommeil des feuilles bleues, dans les premiers tremblements de brouillards ou dans l'éblouissement du plein soleil: tous requièrent des mots de poètes, des mots qui racontent les couleurs de la terre, l'odeur de la vendange et les gestes mesurés des vigneron... » L'esthétique est alors une irrésistible tentation où il faut mélanger art et beauté. Très bien écrit, ce livre est adroitement érudite.

Rugby blues



Denis Tillinac

La table ronde, 162 p., 12 €

Le rugby n'est pas un sport comme le foot, la politique ou la haute finance. C'est l'ingrédient corsé d'un art de vivre occitan, le théâtre d'une dramaturgie païenne aux rites compliqués, l'expression d'un patriotisme. Il existe une géographie du rugby, une morale, une esthétique, un langage, des

figures légendaires: toute la culture d'un pays où les tuiles sont romaines, les accents chantants et les apéritifs anisés. Denis Tillinac habite ce pays depuis l'adolescence. Il l'aime tellement qu'il a voulu célébrer, avec sa plume vagabonde, les noces du rugby et de la littérature. Tant qu'il y aura des Jenkins et des Cécillon pour commémorer le génie des Boniface ou la bravoure des Herrero, tant qu'on parlera de rugby à Tyrosse ou à La Voulte, la France de la joie de vivre ne sera pas défunte. La littérature rugbyistique est inscrite dans des lieux avec l'accent. Il faut de l'émotion, de la véhémence intérieure au service des autres. Pour l'auteur tout cela a donné une nostalgie. Ce livre va éveiller de belles nostalgies et susciter quelques polémiques. Que le meilleur gagne.

Sexe et amour au Moyen Âge



Bernard Ribémont

Les Belles Lettres, 232 p., 15 €

Le Moyen Âge est à la mode. Pour preuve ces quantités de films, de romans, de bandes dessinées qui, d'un festival à l'autre, dans les salles obscures ou sur les tables des libraires, attestent du succès dans le public d'une période mystérieuse, réceptacle de tous les possibles, de tous les imaginaires et surtout des fantasmes de nos contemporains. Dans la profusion qu'encourage notre société dite « libérale », il y en a pour tous les goûts... surtout, du cliché à la louche, dont certains ont la vie particulièrement dure.

On regrettera d'ailleurs que, dans le Nom de la Rose de Jean-Jacques Annaud, Bernard Gui, évêque chroniqueur benoîtement mort dans son lit, soit devenu l'ignoble finissant empalé sur un engin agricole après avoir fait brûler une sensuelle demoiselle, peut-être sulfureuse, mais plus par le contour de sa gorge que par ses pieds fourchus. Ah! la force du cliché et le goût du public!

Côté amour, la balance entre le rose (la regrettée Jeanne Bourin) et le noir est encore plus manifeste. Les représentations du Moyen Âge oscillent entre d'une part de beaux chevaliers courtisant de belles dames gentes et nobles (le fameux « amour courtois ») et d'autre part le bûcher qui guette tout sujet un tant soit peu égrillard voué immédiatement aux flammes de l'Enfer. Parallèlement et paradoxalement, tout semble permis dans cette obscure et lumineuse période car le Moyen Âge est aussi présenté comme un âge de la liberté sexuelle: fabliaux, farces, carnaval et fêtes des fous à l'appui, on imagine bacchanales et coucheries, tromperies et cocufiages multiples, le tout dans une atmosphère finalement assez bon enfant, « naturaliste », en un âge d'or de la gauloiserie. Pour revenir au côté noir, âge de plomb cette fois-ci, la période médiévale est aussi celle du viol, des abus sexuels multiples infligés si possible à de belles vierges bergères et bucoliques par d'horribles seigneurs précurseurs, jusque dans leurs perversions, d'un marquis du XVIII^es. Mais l'actualité en ce début de XXI^es montre que la nature humaine dispose d'une grande stabilité.

Cependant, les idées que l'on se fait de l'amour et de la sexualité reposent encore sur de nombreux clichés. Le plus tenace de ces derniers est sans doute celui qui confond toujours amour courtois et amour platonique. Il faudra, bien évidemment, pouvoir entrer dans le Moyen Âge de l'amour profane par l'incontournable porte de l'amour courtois, autrement dit de la fin'amor.

Éliminer l'amour divin, l'amour de Dieu, l'amour de la Vierge, a quelque chose d'incongru lorsque l'on prétend parler du sentiment amoureux au Moyen Âge. Les prédicateurs, les théologiens médiévaux ont élaboré un discours, une réflexion particulièrement riches supportant une théologie de l'amour. Sans épuiser le sujet, quelques questions sont consacrées à ce domaine.

Pour répondre aux cinquante questions de ce livre, nous allons donc sur les routes de France, à la rencontre de l'amour qu'un être humain peut provoquer chez un autre, ressentir lui-même et vivre dans son cœur, son corps, son imaginaire, en rapport à celui de la société qui l'entoure, cet amour que disent et inventent les textes littéraires. Cinquante questions pour y voir un peu plus clair, pour déchirer certaines images d'Épinal, mais aussi pour en confirmer d'autres, en essayant de leur donner un trait plus acéré. La gaularité de certains textes n'est pas du domaine du légendaire! (le lecteur ou la lectrice prude pourra sauter les passages en question). Cinquante questions pour finalement tracer les contours de l'amour au Moyen Âge d'une façon rigoureuse, mais aussi la moins ennuyeuse possible: *docere et delectare*.

La société décente



Avishai Margalit

Flammarion, 276 p., 10 €

Une bonne part de l'attention des philosophes se porte sur l'idéal d'une société juste, fondé sur l'équilibre entre les notions de liberté et

d'égalité. Mais un tel idéal est invivable. Il semble donc plus urgent de tenter d'instaurer une société décente, parce qu'il n'est pas besoin d'attendre que la justice advienne pour satisfaire à l'idéal d'une société décente, et parce que supprimer un mal douloureux est plus urgent que de créer de nouveaux avantages. Le constat de l'impossibilité à construire une société fondée sur la justice et l'équité conduit cet auteur à plaider pour une société décente, c'est-à-dire une société dont les institutions n'humilient pas les personnes placées sous leur autorité, et dont les citoyens n'en humilient pas d'autres. La démonstration est des plus concrètes, envisageant à travers les détails de notre quotidien l'ensemble des actes humiliants rendant la vie parfois si difficilement supportable. L'analyse du fonctionnement des multiples formes de l'humiliation se combine ici à une argumentation longuement mûrie et profondément irriguée par l'expérience personnelle de l'auteur. Résistant à la vacuité intellectuelle des étiquettes idéologiques, sa pensée ne peut être cataloguée. Le lecteur n'y verra guère, parmi les influences décelables, que celle du socialisme orwellien.

Les ténèbres de l'espérance.



Jean Mambrino

Arfuyen, 116 p., 12,5 €

Jean Mambrino est poète. Il est aussi jésuite et chroniqueur littéraire depuis plus de trente ans de la revue Études. Il n'a pas la fâcheuse habitude de ces critiques catholiques qui sor-

tent Dieu de leur manche dès que les arguments leur manquent. Dieu, chez lui, est une source de lumière, pas un principe explicatif. Il faut dire que cet auteur est l'un des plus grands poètes français vivants et combien il est dommage que son œuvre ne soit pas plus généralement connue et reconnue. Il est d'autant plus important de faire découvrir cette grande œuvre spirituelle. Réjouissons-nous à cet égard qu'un livre d'entretiens soit en préparation aux Éditions du Cerf. De livre en livre, il se renouvelle avec une extraordinaire audace.

Le présent ouvrage est le récit d'une descente en enfer. Et cet enfer est celui du manque d'espoir qu'il sent ronger notre temps, comme une maladie: «Que peux-tu saisir si tes mains sont de cendre, / tes yeux globules de poussière? si leur rayon, / à peine allumé, n'est qu'un éclair éteint? / La foudre de ta pensée faiblit avant / de naître, disent-ils, lumignon fragile, lueur / intermittente au sein de la poudre de ta chair». Pour dire cet univers de tristesse et de violence, sa voix devient haletante. Sa respiration d'ordinaire si paisible procède par courtes saccades. Ses mots trouvent leur registre dans ceux de l'expressionnisme: «*Ils rampent dans la boue, la bassesse de jouir / sans amour, tatoués par les signes obscènes / qui cachent leur changement de sexe, à travers / les fards où chacun se mire. Les corps miroirs / reflètent les mensonges de leur gaieté noire, / accusant le ciel vide des fêtes funèbres / auxquelles ils sont condamnés, forçats de la honte / et de la dérision*». Plongée sans ménagement, sans faiblesse, dans le monde de l'aliénation et de la déshumanisation: «*Rien n'est*», c'est le mot de passe / de l'esprit étouffé par la matière, / mâchant tout ce qui passe à sa portée. / Toujours plus d'engloutissement, / d'avidité. Elle ramène chacun / au même instant du rien». Mais toujours aussi, c'est au profond de cette désolation, au cœur même de ces ténèbres, qu'apparaît la lueur, que surgit l'humble miracle: «*Une lueur palpite encore au creux /*

de l'âme qui appelle: *Eli! Eli!*, / dans le silence assourdissant de l'hôpital / où une main essuie la sueur du sang». Et l'auteur, comme il le fait souvent, invoque pour témoins ces enfants prostrés par la maladie par qui pourtant se manifeste une paradoxale et merveilleuse espérance. Et le monde ne la voit pas: «*Ils ne voient pas le drame / près d'eux, les myopathes aux yeux de lumière, / dont les noms sont inscrits dans les cieux. Hervé, / Anne-Cécile, Thibaut, Eugénie, François, / nimbés de douleur et de paix, membres rompus, / disloqués, sectionnés, sans bras, faits de prothèses, / serrés dans un étau de fer, laissant jaillir / de leur visage le mystère d'un regard / où le Beau invisible est devenu visible / en traversant une espérance inexplicable*».

Un roi sans lendemain.



Christophe Donner

Grasset, 376 p., 20,90 €.

La littérature comme le cinéma se sont beaucoup intéressés à Louis XVI et à Marie-Antoinette, mais très peu à Louis XVII. L'enfant du Temple est le grand refoulé de l'imagination française. Les républicains préfèrent oublier les horreurs qu'ils lui ont fait subir, en prélude à toutes les rééducations politiques à venir. Les royalistes n'ont jamais voulu parler de sa mort, une façon de continuer à attendre le retour du roi caché.

À deux siècles de distance, l'auteur prend le problème à bras-le-corps dans un roman historique d'un genre un peu particulier. Henri Norden est chargé d'écrire le scénario d'un film consacré à Louis Charles,

duc de Normandie, roi de France de droit de 1793 à 1795, mort l'année de ses dix ans dans des conditions mystérieuses. Ainsi fouille-t-il les archives et les souvenirs pour reconstituer pièce par pièce une histoire qui n'a finalement jamais été écrite. Et comme il possède l'esprit d'escalier, son enquête biographique s'éclaire en contre-enquête historique pleine de tiroirs et de miroirs. En fait la question posée est «pourquoi ce trou de mémoire, ce trou dans la mémoire?».

Passionné par son objet, le narrateur se lance dans une enquête historique qui fait vaciller les idoles révolutionnaires. Il pose des questions qui fâchent. «Les manuels d'histoire sont-ils incapables de rendre compte du chagrin dont souffre la France depuis la Révolution? C'est pourtant à travers le culte de cette victime que les Français pourraient communier, au-delà des classes, des confessions et des genres littéraires.». On regrettera quelques scènes inutiles. Le lecteur pourra ne pas être en accord avec la position du narrateur sur Marie-Antoinette et sa vie amoureuse.

Leurs vies éclatantes



Grégoire Polet

Gallimard, 470 p., 21 €

Paris, une semaine de mai caniculaire. Du lundi au samedi, dans les alentours de l'église Saint-Sulpice, à l'occasion d'un mariage et d'un enterrement une vingtaine de personnages vont se croiser, se heurter, s'aimer, se quitter; certains verront des projets essentiels se réaliser, d'autres s'effondrer tout espoir... Le roman explore, dans un enchaînement de plans successifs, ces vies

tressées formant la trame d'une réflexion à la fois jubilante et profonde sur l'amour et sur l'art. Ce roman est construit comme le film de Claude Lelouch "Des jours et des lunes". On suit le destin de différents personnages qui se croisent dans le même quartier.

Certains sont musiciens, écrivains, critiques, peintres... Et l'on pourrait reprocher à ces personnages d'être tous des bourgeois bohème, à l'exception d'un serveur et d'un croque-mort (sic). Mais leurs vies (éclatantes comme indiqué dans le titre) sont bien plus intéressantes que la plupart de nos vies quotidiennes et routinières, et que la plupart des vies proposées dans les autofictions. Le jeune auteur maîtrise parfaitement toutes les techniques narratives.

Les voyageurs au Moyen Age.



Féliciano Novoa

Imprim. Nationale, 336 p., 59 €

Marchands, guerriers, pèlerins, croisés, ambassadeurs... tels sont les voyageurs qui durant sept siècles d'une longue expansion de l'Occident au-delà de la Méditerranée ont conduit à la découverte du monde.

Du IXe siècle à la fin du XVe siècle, l'Occident a d'abord subi une longue période de reconstruction, consécutive aux invasions barbares du Ve siècle puis, aux VIIIe et IXe siècles, à celles des Arabes, des Hongrois, et des Vikings. L'héritage de l'esprit scientifique grec était oublié et remplacé par une vision symbolique du monde. Aux mesures et aux conjectures d'Aristarque de Samos

(III^e siècle avant J.-C.) sur la rotation de la terre et sa distance au soleil; à celles de la rotondité terrestre, par Ératosthène (III^e siècle avant J.-C.); aux Géographies de Strabon (I^{er} siècle) et de Ptolémée (II^e siècle) qui fut repris par la science arabe, se substitua une représentation de la terre en forme de disque plat, dont les trois parties du monde étaient attribuées par la Bible aux trois fils de Noé: l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham, l'Europe à Japhet. Ces parties étaient divisées selon un modèle dit «en To», avec Jérusalem pour centre et le Paradis à l'Orient extrême. De telles conceptions perdurèrent jusqu'au milieu du XIV^e siècle, tant dans certaines cartes attribuant à l'Europe la forme d'une femme, à l'Afrique celle d'un homme (Opicinus, Avignon, 1338) ou inscrivant le monde dans une mandorle christique (Hidgen, 1350), que dans les récits fabuleux des Voyages de John Mandeville (1357), qui connut un succès non moins fabuleux: 250 manuscrits, en presque toutes les langues d'Europe, puis 90 éditions imprimées, de 1480 à 1600. Renchérissant sur les récits épiques du Roman d'Alexandre, qui abordait les confins du monde, ou sur la Lettre (apocryphe) du Prêtre Jean (1165), mythique souverain d'un hypothétique royaume, peuplé par les descendants des peuples de l'Inde évangélisés par saint Thomas et situé quelque part en Abyssinie, Mandeville popularise ces deux figures légendaires et leur ajoute celle du Vieillard de la Montagne (trace bien réelle de la secte des «assassins»); des tribus juives de Gog et Magog, recluses au-delà de la Caspienne; du mur qui entoure le Paradis... et d'innombrables créatures monstrueuses: blemmyes sans têtes, sciapodes aux pieds uniques etc.

Pourtant, la curiosité de l'Occident pour le monde situé au-delà des zones marquées par la domination de Byzance et de l'Islam ne va cesser de croître, surtout à partir du XI^e siècle, au point de faire éclater, à l'aube de la Renaissance, les limites du monde. Mandeville lui-

même, à côté de ses divagations, donne de précises descriptions géographiques, compilations de récits antérieurs de voyages, et des comptes rendus historiques: histoire d'Israël, des croisades, des mamelouks du Caire etc. Surtout, il vulgarise les théories savantes, énoncées un siècle plus tôt, en 1220, par l'anglais John Holywood (Sacrobosco) de Halifax, concernant la rotondité de la terre. Christophe Colomb, qui fut, un temps, marchand de livres et d'estampes en Andalousie, et connaissait les récits de Mandeville et de Marco Polo, comme les cartes du florentin Toscanelli (XV^e siècle), en tirera argument pour expérimenter la fameuse route atlantique, déjà évoquée par Aristote et Strabon et dont les savants Roger Bacon et Albert le Grand, au XII^e siècle, avait repris la théorie.

C'est l'histoire de ce long dynamisme de l'Occident, qui finira par submerger les empires de Byzance et d'Islam pour marquer de son empreinte le monde moderne, qu'analysent sept universitaires de renommée internationale, français, allemand et espagnols. Ils en soulignent la diversité des buts: marchands, sous l'impulsion, au XIII^e siècle, de Gênes, de Venise, de Raguse, de Catalogne, en mer noire et au Levant; mais aussi – et souvent en même temps – guerriers autant que religieux. Dans l'ordre guerrier, les grands tournois itinérants rassemblant l'élite de la noblesse d'Europe (où s'illustrèrent les figures chevaleresques de Guillaume le Maréchal ou du maréchal de Boucicaud), préludes aux vastes guerres entre nations du XIV^e siècle; ou les migrations norvégiennes, conduites par Leif Erikson, à l'an mil, vers le Groenland et le Vinland.

Dans l'ordre religieux, les pèlerinages aux lieux saints de Jérusalem, de Rome et de Saint-Jacques de Compostelle. Les textes décrivent le détail quotidien et les conditions matérielles, si aléatoires, de ces aventures périlleuses, souvent guettées par l'échec et par la mort. Enfin, suscitées par la montée de nouveaux périls et

par la nécessité de rechercher des alliances autant que par la curiosité de l'inconnu ou par une volonté affirmée d'expansion, les ambassades, missions ponctuelles, sont envoyées par saint Louis (Guillaume de Rubrouck) et par le pape Innocent IV (Jean de Plan Carpin), au milieu du XIII^e siècle, vers le khan des Mongols, et, au début du XV^e siècle, par Henri III de Castille auprès de Tamerlan. Les remarquables qualités d'analyse et d'observation de ces émissaires, parfois plus perspicaces que Marco Polo, font de ces témoignages le point de départ d'une autre aventure, cette fois intellectuelle: celle de l'humanisme et de la Renaissance, qui confrontera, l'homme occidental, humble puis triomphant, à la nécessité de prendre en compte la disparité des cultures, des mœurs et des croyances, à admettre la diversité de l'homme sans renoncer à son unité ni renier la dignité de la personne.

Réflexions sur la politique.



Albert Thibaudet

Robert Laffont, 1 088 p., 30 €

Il faut rendre grâce à Antoine Compagnon d'avoir réuni en un seul volume, tous les articles politiques et trois des livres les plus significatifs d'Albert Thibaudet. En particulier, la République des professeurs (1927), au titre désormais passé dans l'usage courant, ainsi que la synthèse sur Les Idées politiques de la France (1932), dont la répartition en six familles distinctes, depuis le traditionalisme jusqu'au socialisme, a beaucoup inspiré les travaux de René Rémond.

Le travail d'annotation accompli force l'admiration, à proportion des

difficultés surmontées. Thibaudet, rappelle Compagnon, "c'est la mémoire absolue de la littérature" comme de la vie politique. À tout moment, n'importe quelle anecdote ou bon mot est susceptible de surgir sous sa plume. Une phrase de Thibaudet contient la III^e République en réduction. C'est le temps où la République penchait à gauche et les lettres à droite. Le temps où le jardin public proposait au promeneur des sièges frappés de l'inscription "Banc pour s'asseoir". Le temps où la région d'origine des gens suffisait à expliquer leurs idées: Herriot est modéré comme un Lyonnais, Mauriac hautain comme un Bordelais, etc.

En effet, durant le début du XX^e siècle, Albert Thibaudet incarne une critique heureuse. Bourguignon éternel mais professeur itinérant à travers la France et l'Europe, élève remarqué de Bergson mais reçu sur le tard à l'agrégation d'histoire et de géographie, il entre un peu par hasard à la Nouvelle Revue française en 1912, à 38 ans, en tant que chroniqueur littéraire, et n'en sortira qu'à sa mort, en 1936. Sans avoir été jamais admis aux commandes de la revue, (car il était un collaborateur prolifique!) il a réussi à y exercer pendant une vingtaine d'années une influence certaine.

Plus fondamentalement, qui-conque veut comprendre dans toutes

ses subtilités et ses contradictions la vie politique et littéraire française de l'entre-deux-guerres trouvera ici une très agréable introduction. Les écrits de ce radical aux idées larges comme un tonneau, se réclament aussi bien de Bergson que de Barrès et de Maurras. Le paradoxe ne vaut sans doute que pour un esprit d'aujourd'hui, encore que l'actualité récente ait démontré une perméabilité des frontières idéologiques plus grande qu'on ne veut bien le croire. L'actualité de ces volumes vient aussi de l'étonnante acuité des réflexions proposées par le critique à l'intelligence ouverte et non dogmatique, à l'inverse de son confrère Benda.